

mons si haut comme sacrées et inviolables, qu'enfin nous défendrions avec tant d'énergie dans une lutte violente et de haute main.

Et cependant plus que jamais dans les conditions d'existence qui nous sont faites, c'est cette persévérance même, c'est cette attention et cette fidélité dans les petites choses qui peuvent nous sauver ; c'est l'inconséquence de notre conduite dans les détails de la vie qui peut nous perdre.

Et c'est juste ! La nature entière nous dit qu'il en doit être ainsi. Elle a ses convulsions sans doute, ses combats, ses révolutions, comme les peuples ont les leurs ; mais c'est par une action lente et certaine, par une succession d'humbles et imperceptibles efforts que tout s'y développe. La goutte d'eau qui, tombant à de longs intervalles, finit par laisser son empreinte sur la pierre la plus dure, n'est qu'une image entre mille de cette vérité si bien connue et si peu méditée.

Mais c'est peut-être troubler inutilement la joie qu'éprouvent en ce moment les amis de cette institution que de supposer que l'apathie puisse jamais la ronger de sa lèpre, que jamais ceux qui la protègent, ceux qui sont appelés à y travailler lui refusent leur concours, que cette tribune si bien entourée aujourd'hui puisse jamais être silencieuse, que cette salle si remplie puisse jamais être déserte. Déjà cette institution a donné à ses membres une bibliothèque, une tribune où des essais dignes de pays plus avancés en littérature et en civilisation, ont été lus ; un cabinet de lecture sur les tables duquel se trouvent déjà une foule de journaux et de revues ; et enfin, une publication périodique, *Echo* de cette tribune même, et propre à donner aux élans généreux de notre jeunesse un retentissement que d'autres auraient envié il n'y a pas encore bien des années.

Ici donc et ailleurs aussi, rien ne manquera de ce qui peut donner à cette jeunesse le goût des lettres et des sciences. Ici, et dans une autre institution que l'on peut appeler sœur de celle-ci où, avec plus de courage encore que de ressources, on a fait en très peu de temps de très grands progrès, les lettres et les arts auront sous l'égide de la religion et du patriotisme de nobles foyers de lumière.

La littérature, chose frivole aux yeux de tant d'hommes ignorants et matériels, la littérature, qui n'est en effet que l'art de bien dire et de bien écrire, se développera et contribuera non seulement à la gloire, mais encore au bonheur de notre pays. Sans les lettres, en effet, quel ennui mortel, quelle insignifiance dans la civilisation matérielle la plus complète, dans la richesse publique ou industrielle la plus éblouissante ! Que de riches pétrifiés au sein de leur fortune, que de pauvres heureux dans un réduit à parcourir les pages enchantées des grands écrivains de notre ancienne mère-patrie ! Mais ne semble-t-il point que ce bonheur sera doublé par un légitime orgueil lorsqu'une littérature canadienne nous aura donné dans notre langue des trésors qui seront pour nous un patrimoine nou-

veau ? Dans tous les cas, n'est-il pas vrai que dans des malheurs où, la religion exceptée, tout est impuissant à nous consoler, les lettres parviennent à nous donner aussi elles quelque soulagement ? Je le demande à ceux que la calomnie et l'ingratitude publiques ont poursuivis et qui ont formé avec leurs livres chéris un rempart où les vagues irritées de la fureur populaire n'ont pu les atteindre ? Je le demande à ceux que la perte d'une mère, d'une épouse ou d'une fille a plongés dans la douleur, et dont l'intelligence, dans le vide affreux où elle se trouvait, menacée de quelque chose qui ressemblait au néant s'est sentie renaître au contact des esprits immortels qui vivent pour nous aujourd'hui dans leurs œuvres, comme ils vivaient il y a des siècles pour leurs contemporains ? Je le demande surtout aux hommes de lettres eux-mêmes, aux tempéraments poétiques, aux imaginations fougueuses, si ardentes à se tourmenter elles-mêmes, si faciles à décourager, si ingénieuses à se créer des malheurs et des peines, et qui ne trouvent le repos qu'en se réfugiant dans des lectures où d'autres malheureux ont déposé d'avance le baume et le parfum qui seuls peuvent les réconcilier avec le monde ?

Une telle puissance qui n'est seconde qu'à celle de la religion elle-même, se trouvant ici unie à cet autre et suprême élément de sagesse et de bonheur, n'avons-nous point raison de saluer de nos acclamations l'ouverture de ce nouveau temple des lettres canadiennes, et de redire encore une fois à ceux qui l'ont si noblement et si heureusement élevé : *Courage et persévérance !*

De l'Autorité en Philosophie.

Lecture faite devant le Cabinet de Lecture de Montréal, le 2 Mars 1857.

Le sujet que je dois traiter aujourd'hui devant vous est, pour tout esprit sérieux, d'un haut intérêt et d'une importance majeure. J'ai dessein de vous entretenir de l'Autorité en Philosophie, et je me propose d'établir que, dans le domaine de cette science que l'on regarde, et avec raison, comme un vaste champ ouvert au libre exercice de l'activité humaine, l'autorité a des droits très-réels et très-étendus.

Or, par philosophie, j'entends ici l'ensemble de toutes les connaissances humaines naturelles, ou bien avec Laménais le libre exercice de l'intelligence de l'homme.

Je veux donc prouver que, dans toutes les branches de la connaissance, l'autorité peut, en de certaines limites aisément assignables, contrôler les investigations et les assertions d'un penseur quelconque.

L'autorité, comme la science qu'elle doit sauvegarder, est naturelle ou surnaturelle : celle-ci se subdivise en deux.

J'appelle autorité naturelle, l'autorité de la raison des hommes, nos semblables, de leur assentiment et